

compagnons avalent bien songé d'abord à se payer la tête du "Frenchman", mais un incident qui se produisit une semaine à peine après mon arrivée leur change brusquement les goûts.

Je dus jouer cette fois-là le rôle de Noromus, moins les côtés drôlatiques de l'aventure.

Il n'y eut personne toutefois de reguis en l'occurrence pour imbiber de térébenthine les parties postérieures du jeune taureau qui se précipita sur moi. Celui-là n'avait pas besoin d'arguments aussi persuasifs pour l'engager à entrer pour de bon dans l'arène.

Voici ce qui m'arriva: — Un soir, je n'acquittais, dans l'enclos réservé à cet effet, d'une partie de la tâche qui m'échait: cel-



On me mit à pousser les diables, "trucks"

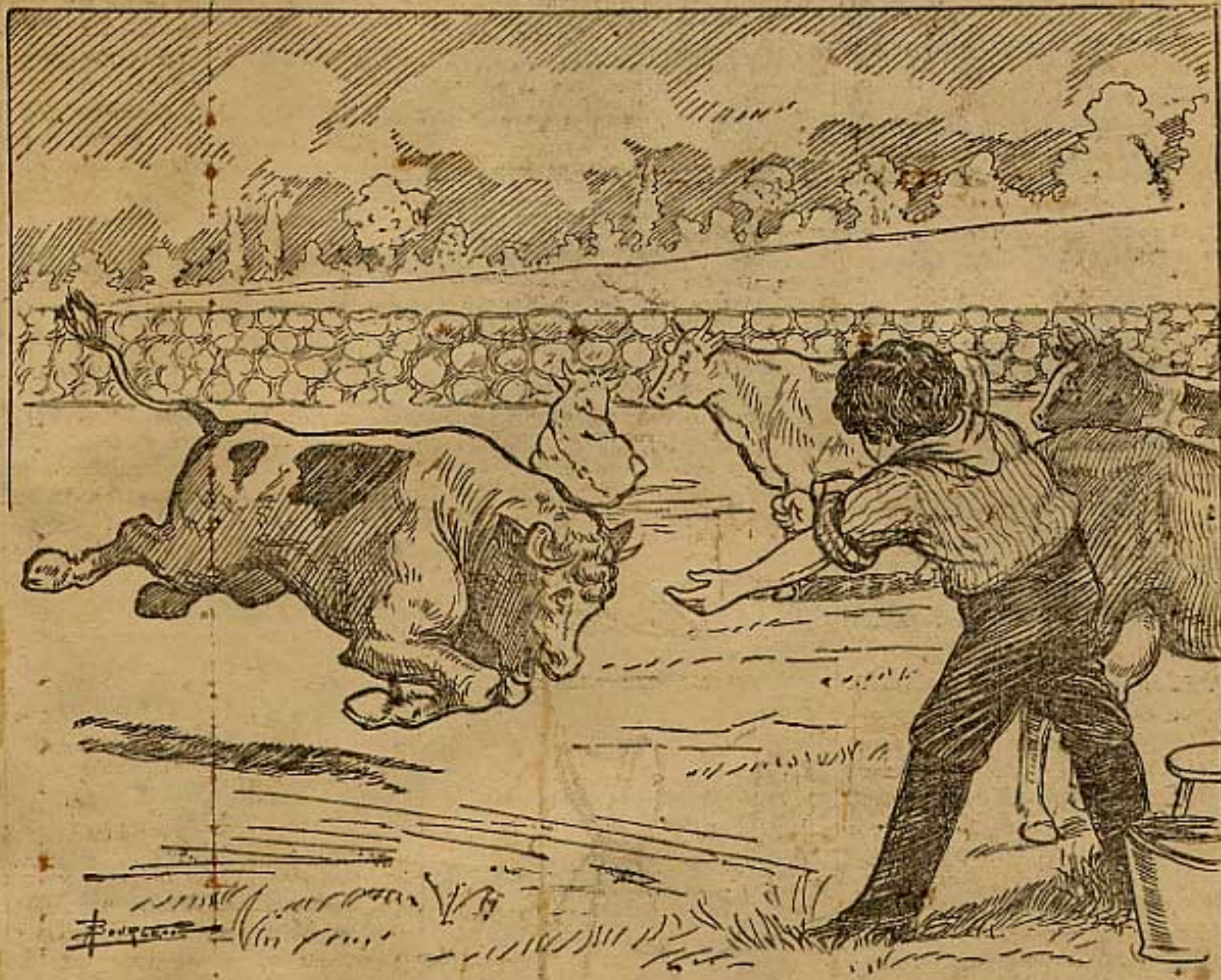
Goodwin me rit au nez, mais je revins plusieurs fois à la charge encore, et bien que pour en être enfin débarrassé, il me répondit, de mauvaise humeur.

— "C'est bien, mon garçon, tu vas essayer... mais je te préviens que tu vas la trouver "chaude."

J'entraî séance tenante en fonctions.

Les deux manoeuvres qui restèrent avec moi à la tâche étaient des Américains. Le départ de leurs compagnons transférés ailleurs par ma faute, n'eut guère pour effet de me concilier leurs bonnes grâces. Je les entendis se dire:

— "Tu vas voir, le "Frenchy", on va lui en lancer une pardessus la tête".



LUI AUSSI, EVIDEMMENT, IL EN AVAIT CONTRE UN "FRENCHMAN".

le de la traite des vaches. Soudain un taureau d'un an et demi environ, qui depuis quelques instants labourait le sol de ses sabots, s'avança vers moi tête baissée. Lui aussi, évidemment, il en avait contre son "Frenchman."

Plusieurs des compagnons étaient là, à quelques pas, mais aucun d'eux ne bougea d'une semelle pour venir à mon secours. Ils se contentèrent d'attendre, en riant, ce qui allait se passer.

Je ne fus pas lent à abandonner là ma chaudière à demi remplie de lait, pour faire face à mon antagoniste nouveau-genre.

L'animal fonçait sur moi à la course, quand, évitant le choc en me jetant de côté, je parvins à le saisir par les cornes. Puis, — ce fut peut-être l'effort de ma vie, — réunissant toutes mes énergies, je lui tordis le cou et le couchai sur le flanc.

Les camarades témoins de l'incident cessèrent de se moquer: ce n'était guère à un tel dénouement qu'ils s'attendaient.

Après que je me fusse mis à l'abri d'une seconde attaque de l'animal furieux, leurs éclats de rire firent place à des acclamations. De ce moment et jusqu'à la fin des

deux mois que je passai chez M. Bawdy, ce fut sous le surnom de "French Devil" (diable français) qu'ils me désignèrent.

C'était peut-être assez peu parlementaire, mais nos gens avaient là leur manière à eux de reconnaître qu'il n'y avait pas à se moquer du "Frenchman".

C'est à la manufacture "Sophocle" que je me retrouvai après avoir dit adieu à M. Bawdy. Mon père et p'tit Pierre n'avait pas cessé, eux, d'y travailler.

De métiers à tisser, je ne voulais plus entendre parler: on me mit à pousser les diables (trucks) chargés des lourdes balles de coton. Comme la besogne n'était guère payante, j'allai m'en plaindre au contremaître, un bon garçon du nom de Jerry Goodwin:

— "Il me faut autre chose, c'est embêtant cet ouvrage-là."

— "Tu n'es jamais content, toi. De ce train, tu n'iras pas loin, mon gars."

— "C'est du salaire qu'il me faut, je ne suis pas seul chez nous... Tenez, vous avez là quatre hommes qui travaillent à empiler les caisses de coton; donnez-moi les gages de deux d'entre eux, et je les remplace à moi seul tous les deux."

Ce fut bien là en effet leur premier exploit.

Ma revanche toutefois ne se fit pas attendre: la minute d'ensuite, nous avions à soulever ensemble une énorme caisse lourde d'au moins quatre cents livres. J'en saisissais l'une des extrémités, tandis que mes deux Yankees faisaient de leur mieux à l'autre bout.

C'était le moment, je mis à contribution tout ce que j'avais de force, pour rendre plus éclatante ma petite vengeance, et à l'instant j'entendis mes deux mauvais farceurs qui lâchaient en leur langage un juron énergique, tout en cherchant à éviter d'être écrasés sous les quatre cents livres de bois et de coton que je venais de leur lancer pardessus la tête.

Ce fut assez: je passai ensuite avec eux de longs mois à l'ouvrage, dans les relations d'une bonne camaraderie qu'ils avaient dû ainsi accepter au risque de se faire casser la tête.

(A suivre samedi prochain).

Pour copie authentique.

L. Septier-Lafrenière

Les Mémoires de Louis Cyr

L'Homme le plus Fort du Monde

LA PRESSE SAMEDI 28 MARS 1908

PREMIERE PARTIE
Enfance et Adolescence
 (Suite)

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

Louis Cyr est élevé au sein d'une famille où on lui enseigne le culte de la culture physique. — Il fait le désespoir de sa mère en cherchant sans cesse à imiter les exemples des fiers-à-bras qu'il a eus devant les yeux. — A l'école de son village, ses compagnons le choisissent pour leur "bully." — De retour à la vie des champs, il accomplit les premiers exploits qui attirent sur lui l'attention des gens de Saint-Cyprien. — A quinze ans il part pour Lowell avec sa famille. — Dans la grande ville manufacturière il accomplit de nouveaux tours de force.

CHAPITRE VI

Comment j'en suis venu à préparer le principal de mes tours de force. — Ma rencontre avec le professeur Donovan. — Mes admirateurs parmi les compagnons de travail.

C'est à ce régime de vie que j'en arrivai à mes dix-sept ans. Je pesais alors deux cent trente livres.

Mon existence nouvelle, à la manufacture, m'allait à merveille. Du moment que j'étais au grand air et parmi des compagnons qui aimaient à parler de tours de force, je me sentais "chez nous".

A mon insu, petit à petit, la vocation qui a été la mienne s'enquillait de jour en jour.

C'est ici peut-être le temps de dire de quelle façon j'en suis venu à me briser au tour de force qui, plus tard, a fait une partie de mon succès.

celui qui consistait à lever à force de reins le poids le plus lourd.

C'est tout jeune, à l'école même de M. Martin, à Saint-Cyprien, que je tentai dans ce sens la première aventure.

J'avais douze ans alors. Un bon soir, après les cours de notre brave instituteur, nous retournions tous ensemble, les camarades, au foyer.

Ils étaient là tous, à partir de mon cousin Bourgeois jusqu'au dernier de ceux qui avaient été mes adversaires à la classe.

C'était la fonte des neiges et les chemins défoncés étaient rendus impraticables à la fois pour les sleighs et les voitures à roues.

Nous nous en aillions, l'un devant l'autre, à la façon des Chinois, dans les rues de Montréal, lorsque soudain

tre un peu moqués de l'"ancêtre", ils lui dirent :

— "Attendez un peu, voilà le petit Cyr."

En me voyant venir, le charretier voulut prendre sur moi sa revanche :

— "Allez-y un peu avec votre lourdaud!" s'écria-t-il.

Cette apostrophe eut pour effet de me faire bouillir, — pour la première fois de ma vie, — le sang dans les veines.

J'avais douze ans... M'arcoutant sous la charge de pi-



ATTENDEZ UN PEU, VOILÀ LE PETIT CYR.

nous aperçûmes, à côté de la route, un sleigh à remi-renversé dans la neige. Le conducteur de l'équipage pestait et jurait.

Malheureusement pour lui, il y avait là toute une lourde charge, embourbée, qu'il ne pouvait parvenir à faire sortir de l'ornière par ses deux chevaux.

Les petits camarades furent les premiers rendus sur les lieux. Après s'é-



Le fameux professeur Donovan m'invita à lever ses huitères.



viendrais à lever de cette façon plus de 4,300 livres.

A Lowell, ce fut la répétition d'un tour de ce genre qui servit à me mettre en évidence.

J'avais dix-sept ans et pesais deux cent trente livres.

C'était quelques mois après mon entrée à la "Sophocle".

On démolissait un vieil édifice, pour le remplacer par une usine à teinture. Les débris s'entassaient dans les excavations creusées en même temps par les manoeuvres. Des voitures attelées de deux chevaux arrachaient de la place les pierres et le mortier, pour tout transporter à quelques arpents plus loin.

L'un des véhicules se trouva à un moment donné entièrement bloqué.

Le charretier avait beau hurler et jouer du fouet, rien ne bougeait.

Les compagnons, pour me monter un peu "la scie", s'adressèrent alors à moi: "Vas-y donc, un peu, Cyr."

Je serais mort sur place plutôt que de rester en arrière.

C'était un fardeau d'environ 2,600 livres qu'il y avait à soulever, mais il y avait là pour moi un point d'honneur à régler.

Les compagnons éclatent de rire quand ils me virent m'avancer. Il y avait surtout mes deux copains des boîtes à coton, qui espéraient prendre leur revanche de leur mésaventure des quelques semaines précédentes.

Je réussis, d'un coup d'épaule, à rejeter hors de l'ornière l'encombrant véhicule, répétant dans de toutes autres circonstances et bien loin de l'école de M. Martin, mon premier exploit de douze ans.

Je ne veux pas dire que j'y mettais là de la gloire et de la prétention: je ne fais que raconter ce que m'a permis d'accomplir la vigueur dont la bonne Providence a voulu me douer.

Ce fut quelque temps après cette aventure que je rencontrai, à sa salle de culture physique, le fameux professeur Donovan, qui m'invita à soulever ses haltères et qui, plus tard, après m'avoir vu jouer avec ses "poids lourds", a contribué à m'

quets, je poussai de toute la vigueur de mes reins; le fardeau fut arraché et l'instant d'après les chevaux donnaient le coup de collier qui les remettait en marche.

C'était là pour la première fois l'expérience de mon "back-lift". J'ignorais alors que plus tard j'en

lancer dans la vie où j'ai pu recueillir des championnats.

(A suivre samedi prochain).
Pour copie authentique:

Louis Cyr



JE REUSSIS, D'UN COUP D'ÉPAULE.

PREMIERE PARTIE

Enfance et Adolescence

(Suite)

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Louis Cyr est élevé au sein d'une famille où on lui enseigne le culte de la culture physique. — Il fait le désespoir de sa mère en cherchant sans cesse à imiter les exemples des fiers-à-bras qu'il a eus devant les yeux. — A l'école de son village, ses compagnons le choisissent pour leur "bully." — De retour à la vie des champs, il accomplit les premiers exploits qui attirent sur lui l'attention des gens de Saint-Cyprien. — A quinze ans il part pour Lowell avec sa famille. — Dans la grande ville manufacturière il accomplit de nouveaux tours de force. — Un jour il rencontre le fameux professeur Donovan, qui devient l'un de ses admirateurs. — Le tour de force dit "back-lift."

CHAPITRE VII

Chez le professeur Donovan. — Ce que furent pour moi les Canadiens-français de Lowell. — Ma querelle avec le contremaitre Dumaine.

Le souvenir de ma rencontre avec le professeur Donovan restera comme l'un des plus vivaces et des plus chers de ma vie. Jamais jusque-là je n'avais eu l'occasion de faire face à un athlète de profession. Ceux que j'avais pu vaincre n'avaient comme moi que la force des muscles sans la science et l'entraînement.

Aussi fut-ce avec une vive émotion que je partis, un beau soir, escorté de quelques compatriotes de Lowell, pour me rendre au gymnase du maître.

Les quartiers-généraux de Donovan étaient situés dans un club athlétique tenu par un nommé Page, rue Central. Il y avait là chaque soir ras-

sablés autour de lui, toute une armée d'admirateurs. Des haltères entassées à la douzaine sur une massive plate-forme servaient de "professeur" à faire montre de la puissance de ses muscles.

Ils étaient bien trois ou quatre cents, dans la salle, le soir de ma visite. A notre entrée, on applaudissait à tout rompre aux exploits de Donovan.

Mes amis s'avancèrent vers lui : — "Etes-vous prêt à faire face à un autre homme ?"

La réponse ne se fit pas attendre : — "A qui vous voudrez, je ne crains de rencontrer personne".

Alors, on m'appela :

— "Avance par ici, mon petit Cyr".

La foule réunie eut plutôt voulu se moquer en me voyant paraître ; Donovan, lui, se campa devant moi, les bras croisés sur la poitrine et prenant ses plus beaux airs de matamore.

Il attendait mon Waterloo. Ce fut le sien qui arriva.

Aucune de ses haltères ne pesait plus de cent cinquante livres, et ce fut pour moi un jeu plutôt facile que de les manier de toutes façons. Ce qui rendit ma victoire encore plus éclatante aux yeux de l'assistance, c'est que les haltères du "professeur" étaient truquées : d'énormes chiffres qu'on y avait peinturés, faisaient croire aux badauds qu'elles pesaient "dans les deux cents" ou davantage encore.

N'importe, Donovan prit en bon

sport sa déconfiture, et séance tenante il offrit de m'engager. A ce point sur-le-champ ses offres m'eurent fort tenté, mais je songai à ma mère, qui protesterait peut-être, et je remis à plus tard ma réponse. D'autant plus que Donovan ne voulait retenu mes services que pour le samedi soir seulement.

Quelques jours après il revint toutefois à la charge :

— "Mon garçon, tu as du chemin devant toi ; viens-t'en chez nous et tu verras."

Il me parla d'argent, me fit des offres alléchantes, tant et si bien que je me laissai convaincre. Je mis néanmoins comme condition que ses légères haltères, je ne les toucherais plus.

C'est alors qu'un groupe de compatriotes de Lowell se mit en tête de me faire confectionner des poids spéciaux. Un beau matin, ces gens m'arrivèrent avec, dans une voiture, trois haltères dont ils me firent cadeau. L'une pesait cent quatre-vingt-dix-sept livres, une autre cent quatre-vingt-cinq, et la troisième cent cinquante-six livres. Je les ai conservées toujours comme des reliques précieuses : elles sont pour moi comme l'illustration de tout un chapitre de ma vie.

Le samedi suivant, devant une foule considérable de nos braves gens de là-bas, je les "étrennai", à la salle Page, gagnant pour la soirée les premiers cinq dollars que m'ont données les muscles dont la nature m'a doué.

Tous les samedis d'ensuite, pendant plusieurs mois, je retournai à la salle Page. L'encouragement que me prodiguèrent alors nos chers Canadiens-français de Lowell, je ne l'oublierai jamais. C'est pour ainsi dire à eux que je dois ma carrière, car ce sont eux qui ont été les premiers à me convaincre que Dieu m'avait donné la force.

Je passai une dizaine de mois à travailler dans la cour de la manufacture "Sophocle". Le désir de voir du nouveau me fit alors quitter la place pour aller prendre de l'emploi dans une usine de mécaniciens tenue par un nommé Atkinson.

De plus, j'étais alors dans mes dix-huit ans, et mes parents m'avaient persuadé qu'il était temps pour moi d'apprendre un métier régulier.

J'avais choisi celui de tourneur.

Le contremaitre, chez Atkinson, c'était un nommé Dumaine, un Canadien-Français américanisé venu de Plattsburg. C'était un fort-à-bras. Je ne me mis à la besogne, pas trop ennuyé : à l'âge que j'avais alors, le

nouveau est toujours le beau.

LA encore j'étais le seul Canadien-Français. On ne tenta toutefois nullement de me le faire trop voir : c'est que la plupart des employés étaient des habitués de la salle Donovan.

Toujours prêt, un peu par amour-propre, à ma rendre à toutes leurs suggestions, je me serais fendu en quatre pour ne reculer devant aucun des tours de force qu'ils me proposaient.

C'est ainsi que, environ un mois après mon arrivée, je m'ingéniai de placer, seul, sur un "tour", un rouleau de plus de six cents livres. C'était la tâche ordinaire de quatre hommes unissant leurs efforts.

Dumaine, le contremaitre, en en-

tendit parler, d'autant plus que les compagnons, qui le détestaient cordialement se hâtèrent d'aller lui dire :

— "Mon vieux, tu dois avoir trouvé là ton homme."

Dumaine ne l'entendit pas de cette oreille-là : l'incident suffit pour me faire prendre par lui en aversion.

Un matin, il se présenta ivre et se

mit à me faire le temps plutôt dur. Il se mit même à parler de "D... Frenchman".

Je ne voulais pas en entendre davantage. En dépit de la réputation de mon personnage comme batailleur et champion de Lowell à la lutte que nous appelons alors "collar and elbow", je fut sur lui l'instant d'après, le couchant sur le carreau. Il me demanda grâce pour le moment, mais le lendemain il prenait sa revanche en me faisant congédier.

C'était là pour moi une autre fin de carrière : le hasard ne voulut pas que je devins tourneur.

Cette fois, ma bonne mère gronda fort : elle me trouvait plutôt incons-

tant à l'ouvrage. Pour la consoler et lui prouver mes bonnes dispositions, dès cette semaine-là, je m'engageai pour un nommé Lamy, chef de section sur le chemin de fer du Boston & Maine. Lamy venait de Trois-Rivières, c'était un excellent cœur de garçon.

Toutefois, il ne faisait peut-être pas toujours bon de s'y frotter : haut de six pieds et deux pouces, il pesait trois cent vingt-cinq livres. C'était un type dans le genre de Vanier, le géant de Vaudreuil.

A Lowell, on ne considérait, lui aussi, comme un "bully".

L'un de ses tours de force favoris, c'était de saisir, seul, un rail de trente-cinq pieds de longueur et pesant dix-huit cents livres, pour le placer sur un diable. C'était la tâche de quatre hommes à la fois.

J'avais entendu parler de cet exploit : dès ma première journée à son emploi je tentai l'aventure. Dire que je n'y mis pas un suprême effort, ce serait mentir. J'y réussis toutefois, et quelques jours après Lamy me surprenait à la besogne, manoeuvrant seul les lourdes pièces de fer.

— "C'est bien, dit-il, j'avais entendu parler de toi, mais je ne m'attendais pas à autant : j'ai presque envie de reconnaître que tu es bien mon maître."

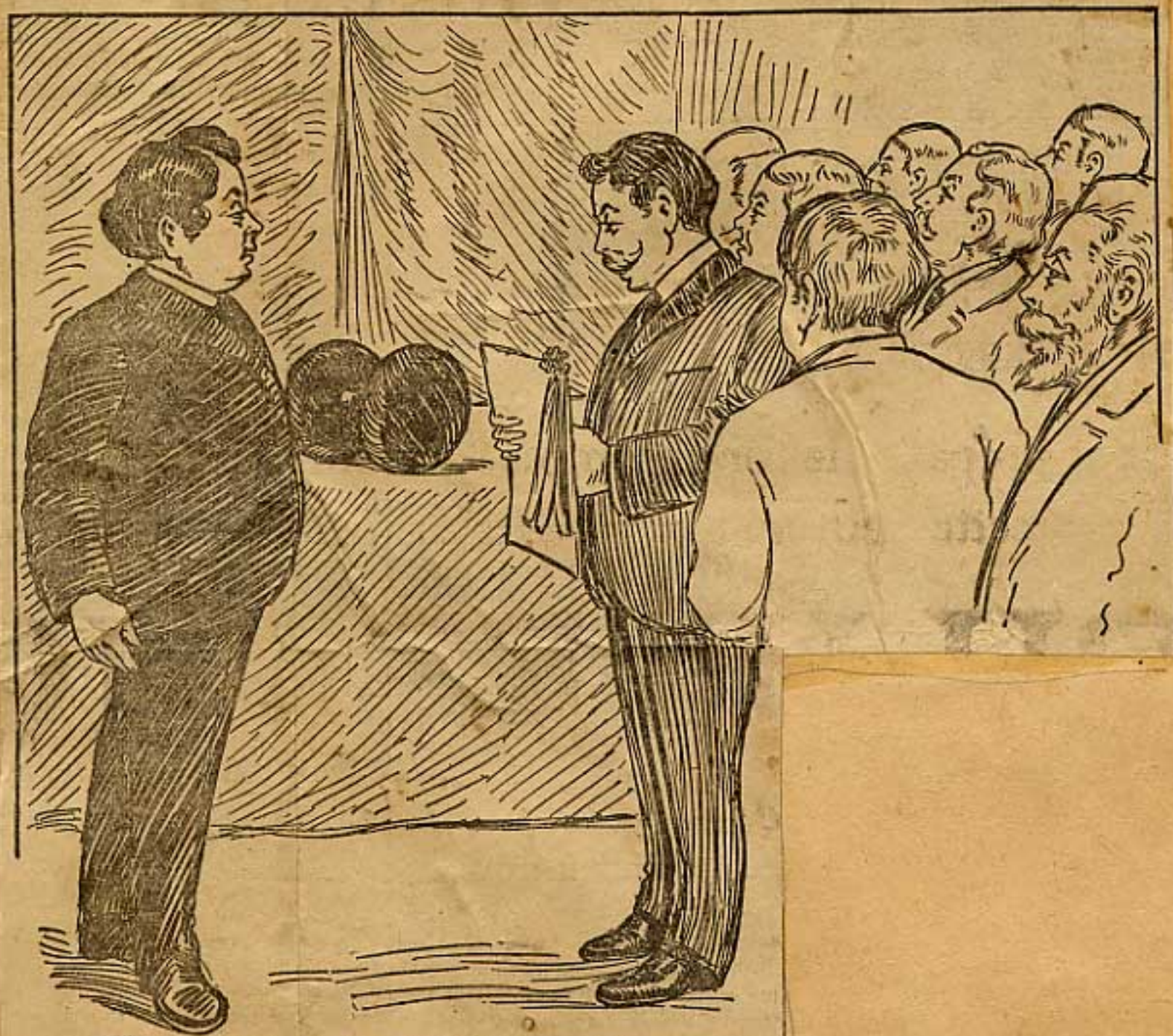
(A suivre samedi prochain)
Pour copie authentique.

L. Cyr

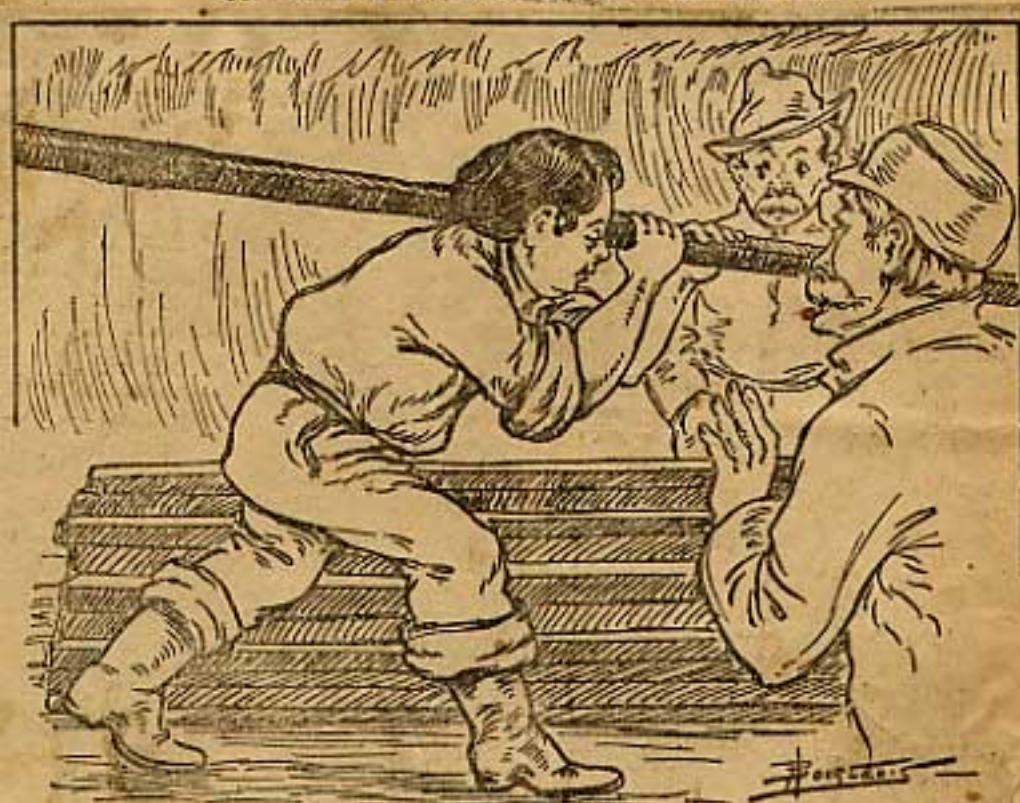
Les Mémoires de Louis Cyr

L'Homme le plus Fort du Monde

LA PRESSE SAMEDI 4 AVRIL 1908



UN BEAU MATIN CE GENS M'ARRIVERENT.



DES MA PREMIERE JOURNÉE JE TENTAI L'AVENTURE.